



HAL
open science

La farce verbale quechua. Une ethnographe en pays burlesque et érotique

Camille Riverti

► **To cite this version:**

Camille Riverti. La farce verbale quechua. Une ethnographe en pays burlesque et érotique. Sociétés Plurielles, 2020, Varia, 10.46298/societes-plurielles.2020.6247 . hal-02506807

HAL Id: hal-02506807

<https://hal.science/hal-02506807v1>

Submitted on 12 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RÉSUMÉ DE THÈSE

La farce verbale quechua. Une ethnographe en pays burlesque et érotique

Camille RIVERTI

Sociétés Plurielles, n° 3 Varia

Les **Presses de l'Inalco** publient des ouvrages scientifiques et des revues qui associent aires culturelles et champs disciplinaires.

EXIGENCE DE QUALITÉ avec des évaluations en double aveugle ;

OPEN ACCESS : diffusion internationale et ouvrages toujours disponibles ;

LICENCES D'ÉDITION SOUS CREATIVE COMMONS pour protéger les auteurs et leurs droits ;

PUBLICATIONS MULTISUPPORTS ET ENRICHISSEMENTS sémantiques et audio-visuels ;

MÉTADONNÉES MULTILINGUES : titres, résumés, mots-clés.

L'offre éditoriale s'organise autour de collections aires géographiques (AsieS, EuropeS, AfriqueS, MéditerranéeS, TransAireS, AmériqueS, OcéanieS) et de séries correspondant à des regroupements disciplinaires (langues et linguistique, sciences humaines et sociales, arts et lettres, sciences politiques, économiques et juridiques, oralité, traduction).

Les **Presses de l'Inalco** éditent de nombreuses revues : *Cahiers balkaniques*, *Cahiers de littérature orale*, *Cipango*, *Cipango – Japanese studies*, *Études océan Indien*, *Études finno-ougriennes*, *Mandenkan*, *Slovo*, *Sociétés Plurielles*, *Yod*.

Sociétés plurielles

Varia

Numéro 3 – Année 2019

**La farce verbale quechua.
Une ethnographe en pays burlesque et érotique**
**Thèse de doctorat en anthropologie sociale et
ethnologie, sous la codirection d’Emmanuel Désveaux
et de César Itier, soutenue le 21 février 2019,
École des Hautes Études en Sciences
Sociales, Paris, 596 p.**

Camille RIVERTI

« Étrangère, je vais te nourrir et te rassasier » : ce sont ces paroles, accompagnées de francs éclats de rire, qui m’accueillirent dans les Andes centrales du Pérou lors d’une veillée funéraire et qui rythmèrent le quotidien de mon travail de terrain. Initiées autant par des hommes prétendant être l’époux de l’ethnographe que par des femmes jouant à en être la belle-mère, les farces se déployaient de façon burlesque et érotique grâce à l’intervention de souffleuses qui me soufflaient en quechua les réparties attendues.

La thèse s’attache en conséquence à esquisser les contours de la farce verbale quechua telle qu’elle est pratiquée par les membres de la communauté de San Juan de Dios. De prime abord, l’objet semble extrêmement classique. Dialogue rituel explorant l’alliance burlesque, il correspond au concept anthropologique de « parenté à plaisanterie ». Mais la façon dont je l’aborde est inédite. Cible de l’humour verbal érotique, j’ai activement participé aux farces. Forts de cette position interactionnelle, j’ai mis en place les outils de l’anthropologie linguistique en enregistrant *in situ*, en transcrivant et en interprétant les textes avec mes interlocuteurs. La thèse propose ainsi une lecture nouvelle de la « parenté à plaisanterie » à partir d’une position interne au phénomène, en prêtant une oreille attentive à ce qui est dit et à la façon dont c’est dit.

Le terrain. Un combat épistémologique

Le point de départ fut s'essayer à ce qui est le propre de l'anthropologie, le fait de partir sur le terrain. Cette ethnographie peut avoir, à certains égards, des airs d'ethnographie classique : de longue durée (2015-2017), elle fut conduite dans une communauté éloignée, agropastorale, de taille réduite et difficile d'accès qui aurait pu autrefois être qualifiée d'« exotique ». S'essayer à l'ethnographie, ce fut se frotter à la matière ethnographique qui est avant tout une matière linguistique. En effet, ce sont les mots de ceux et de celles qui nous accueillent sur le terrain qui constituent, le plus souvent, le point d'entrée de nos enquêtes.

En l'occurrence, il s'agissait d'une matière humoristique et réflexive : des farces qui prenaient l'ethnographe comme cible. Cet alliage d'humour et de réflexivité est loin d'être anodin : la forme conversationnelle même de l'humour – évanescence – fait que soit on y participe et elle nous affecte, soit elle nous échappe. Je défends du reste l'idée que cette thèse sur l'humour verbal quechua aurait pu difficilement exister autrement, c'est-à-dire, sans l'engagement interactionnel de l'ethnographe. De par sa nature cet objet est la proie de nombreux *a priori* : j'ai précisément cherché à démontrer la valeur heuristique de la posture interactionnelle dans le terrain, et de l'humour verbal comme objet anthropologique. Enfin, si cette thèse s'inscrit dans une forme de militance ou de combat, c'est bien dans un combat épistémologique. À savoir, un combat visant à démontrer la nécessité de parler les langues vernaculaires pour l'anthropologue et, plus amplement, la nécessité de l'anthropologie linguistique pour l'anthropologie.

Ce travail de terrain – fondateur pour la thèse – peut paraître curieux en ce qu'il est en même temps très lointain, par sa position géographique, et très intime, par mon engagement en tant qu'ethnographe dans le sujet. C'est une position épistémologique délicate mais heuristique. Délicate, car le travail de recherche qui en a directement découlé était ardu : c'est une matière lourde pour le chercheur celle dont il fait partie. Mais heuristique si on parvient à la fois à interroger la participation de l'ethnographe et à la dépasser pour questionner le matériau en tant qu'un matériau culturel, c'est-à-dire, susceptible de dire quelque chose des habitants de San Juan de Dios. À ce basculement je m'y suis employée en restituant la polyphonie à l'intérieur de l'écriture, en insérant les voix des habitants quand ils farcent et quand ils expliquent pourquoi ils le font, pourquoi ils ne le font pas.

Valorisation de la langue, création d'un objet

À côté de l'entreprise épistémologique, il y a aussi, même si moins pleinement assumée, une entreprise de valorisation. Celle-ci se manifeste dans le choix d'une

langue amérindienne. Car si le quechua est parlé dans cinq pays d'Amérique latine par une quantité considérable de personnes (évaluée à dix millions), c'est une langue qui ne jouit pas, au Pérou, du même degré de reconnaissance que l'espagnol. C'est une langue qui n'est pas enseignée de la même façon, qui ne circule pas dans les mêmes sphères et qui se trouve marginalisée des principaux espaces de pouvoir. Pour ma recherche de mémoire, je m'étais occupée de la richesse littéraire de cette langue en allant chercher des nouvelles écrites en quechua et en espagnol par des écrivains bilingues contemporains. Pour ma thèse, je me suis occupée de la richesse du quechua non plus dans ce qui s'écrivait en milieu urbain mais dans ce qui se disait dans une communauté rurale.

Or, cette manifestation linguistique – la farce – n'avait jamais fait l'objet de recherche systématique dans le champ andin, à la différence des contes, des chants ou des devinettes qui sont, à proportion distincte, des objets anthropologiques relativement stabilisés. C'est pourquoi il paraissait primordial de constituer un véritable corpus de farces et de l'intégrer à la thèse. L'objectif était d'introduire au mieux un objet de recherche quasi-inexistant jusqu'alors et, dans la perspective de la science ouverte, de faire en sorte que ce corpus soit accessible, lisible et susceptible d'être réapproprié par d'autres chercheurs.

La farce était un objet non seulement quasi-inexistant mais aussi déstabilisant. En effet, au début de l'enquête, ces manifestations verbales se dérobaient à toute tentative de classification et contraignaient à cumuler les qualificatifs. Je disais alors que l'objet était tout à la fois « humoristique », « agonistique », « burlesque », « érotique » et « théâtral ». Cet objet encourageait, par conséquent, à croiser quantité de champs d'étude :

- . l'anthropologie, notamment le domaine de la parenté à plaisanterie ;
- . les lettres ;
- . la linguistique ;
- . les *Humour Studies* ;

composant au total une anthropologie linguistique basée sur la méthode de transcription de l'analyse de conversation.

Emprise et points d'accroche

Le point de départ fut de se poser les questions : qu'est-ce que c'est ? Et par quels chemins définir ce que c'est ? Il s'agissait d'un effort d'emprise sur un objet labile afin d'en tracer les contours. L'entreprise s'est avérée d'autant plus ardue qu'elle

était prise en tenaille entre divers silences : celui de l'ethnographie andiniste ; celui de la théorie de la parenté à plaisanterie qui s'était détourné des interactions ; et celui, plus général, de l'anthropologie sur l'humour. Il y a donc un triple objectif à cette thèse. D'abord, documenter un objet dans une aire géographique donnée. Ensuite, conduire une lecture pragmatique et linguistique sur ladite parenté à plaisanterie. Enfin, proposer une façon de faire de l'anthropologie de l'humour.

Il fallait, pour cela, trouver des points d'accroche pour s'« agripper » à la farce. Le pari consista à dire que le détail interactionnel serait un chemin d'enquête fructueux. La réflexion est donc partie de ce qu'on avait dit en anthropologie (autour du thème de la parenté à plaisanterie), de ce qu'on en disait sur le terrain (la métalinguistique) et de ce qu'on disait en farçant (les façons de farcer). Le fil directeur est apparu dans le rapport entre les hommes et les femmes. L'argument central est que les farces jouent sur le plan de l'affinité burlesque : elles constituent un théâtre parodiant les routines d'alliance ordinaires. En effet, de par leur cadre participatif, les performances rendent compte d'un régime d'affinité par défaut dans lequel est compris l'étranger (en l'occurrence, l'ethnographe). C'est pourquoi les farces se trouvent au cœur d'une controverse métalinguistique brûlante interrogeant le rapport entre la parole érotique et l'action sexuelle. Transformant en même temps que reproduisant, les farces sont à même de montrer la façon différenciée dont les hommes et les femmes travaillent le rapport à l'autre sexe sur le plan humoristique.

Un objet exigeant en termes de créativité analytique

Au cours de la réflexion, la farce est apparue non seulement comme une manifestation de créativité linguistique vernaculaire mais aussi comme un objet exigeant une créativité analytique chez le chercheur. De la créativité, d'abord, pour nommer l'objet. J'ai proposé le mot « farce » : je défends ce choix sur un plan ethnographique puisqu'il s'appuie sur les métadiscours vernaculaires (notamment le terme *burla*). Je le défends sur un plan opérationnel puisqu'il engage les notions du « bon tour » et du « faire croire ». Enfin, je le défends sur un plan analytique car il permet de considérer en parallèle l'humour et le théâtre.

De la créativité ensuite, pour composer un appareillage conceptuel et analytique : divers outils et concepts ont pris forme au cours de l'analyse. En termes de participation, le concept d'« affinité burlesque » permet de cibler cette marge ambiguë sur laquelle joue la farce, entre l'affinité réelle et l'affinité potentielle. En termes métalinguistiques, ceux d'« aperformativité » et d'« hyperparole », outre filer la métaphore vernaculaire du poids du langage (la *broma pesada*), servent à désigner ces paroles à la fois lourdes et suspendues, dont l'effet se retrouve en

quelque sorte mis en apesanteur. Le « farcème », en clin d'œil au célèbre mytheme de Claude Lévi-Strauss, permet de considérer le contenu de cet humour érotique. Enfin, le « métapersonnage », construit à partir de la distinction goffmanienne entre « personne » et « personnage », est utile pour définir un engagement burlesque spécifique, à la marge de l'alliance mais au cœur de la farce, investi essentiellement par les femmes andines. Au cours de cette démarche, la recherche est apparue comme une entreprise de perpétuelle redéfinition des objets dont elle s'occupe, des méthodes qui la guident et des outils qu'elle mobilise pour l'analyse.

Il s'agit, en somme, d'une thèse qui regarde de très près un objet précis. C'est pourquoi la conclusion a cherché à l'ouvrir en tissant des passerelles avec d'autres objets, en comparant la farce à d'autres parodies locales, à d'autres événements de parole, comme la parole politique, et à d'autres représentations du rapport sexuel, comme la farce médiévale européenne et le genre pornographique contemporain.

Un objet fécond

Enfin, la thèse a souhaité montrer combien la farce constitue un objet de recherche fécond. Complexe, la farce met au travail à la fois la relation ethnographique ; le rapport à la langue ; le rapport à l'autre sexe ; et, de façon plus large, le rapport réflexif d'une société à elle-même. En effet, en farçant, la société joue à s'imiter, à se détourner, à se regarder et à réfléchir sur elle-même. C'est un objet qui se prête d'autant mieux à la recherche anthropologique qu'il est parodique, c'est-à-dire, qu'il reproduit et transforme en même temps. Car en ce qu'elle reproduit, la farce ouvre un espace où la société se redouble et s'expose à son propre regard. Elle donne ainsi à voir à l'ethnographe des routines autrement intimes qui échapperaient probablement à son observation. Et en ce qu'elle transforme, la farce informe de ce qui fait problème dans la société.